Le corps

Le corps qui rit
(en lien avec *Le rire*, de Henri Bergson)

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Charles Darwin parle du rire dans *L'expression des émotions,* chap VIII. Avec simplicité il dit : « Une joie très vive provoque divers mouvements sans but : on danse, on bat des mains, on frappe du pied, etc. ; en même temps, on rit bruyamment. Le rire paraît être l'expression primitive de la joie proprement dite ou du bonheur. C'est ce qu'on voit clairement chez les enfants qui rient presque sans cesse en jouant. Dans la jeunesse, la gaieté se manifeste aussi fréquemment par des éclats de rire à propos de rien. »

Que se passe-t-il dans le corps ? Le rire est accompagné d'une inspiration profonde, suivie d'une contraction courte, saccadée, spasmodique des muscles thoraciques et surtout du diaphragme. C'est de là que dérive l'expression *rire à se tenir les côtes.* Le visage se colore, la bouche s'ouvre, les commissures sont tirées en arrière et un peu en haut, la lèvre supérieure se soulève, les joues s'élèvent, le regard brille, des rides s'accentuent autour des yeux. L'ensemble est l'effet du muscle zygomatique qui se contracte. Les sons émis répondent à des expirations courtes et saccadées, à des inspirations prolongées. Du sourire à la gaieté, jusqu'au fou rire, il y a des degrés. Dans le fou rire, « le corps entier se renverse souvent en arrière et se secoue, on tombe presque en convulsions ; la respiration est très troublée, la tête et la face se gorgent de

sang, les veines se distendent, les muscles péri-oculaires se contractent spasmodiquement pour protéger les yeux. Les larmes coulent abondamment. »

L'émotion intérieure est la gaieté, et le corps l'exprime vigoureusement. On rit tout seul, en entendant ou lisant quelque chose.

Cette émotion est très communicative. Quand il y a groupe, assemblée, foule, le rire circule, se déchaîne. On rit ensemble, avec les autres.

Ce rire, expression de la gaieté, est parfois dès l'enfance associé à la méchanceté. On rit de quelqu'un. On s'en moque, parfois cruellement.

I. L'homme qui rit toujours, l'homme qui ne rit jamais

Je partirai de deux portraits contrastés, ceux de l'homme qui rit toujours et de l'homme qui ne rit jamais. Le premier, dans le roman éponyme de Victor Hugo, s'appelle Gwynplaine. Le second est un artiste qui a existé, et que nous pouvons revoir dans quelques films muets : Buster Keaton.

1. Qu'était-il arrivé à Gwynplaine ?

> « La nature avait été prodigue de ses bienfaits envers Gwynplaine. Elle lui avait donné une bouche s'ouvrant jusqu'aux oreilles, des oreilles se repliant jusque sur les yeux, un nez informe fait pour l'oscillation des lunettes de grimacier, et un visage qu'on ne pouvait regarder sans rire... Deux yeux pareils à des jours de souffrance, un hiatus pour bouche, une protubérance camuse avec deux narines, pour face un écrasement, et tout cela ayant pour résultante le rire, il est certain que la nature ne produit pas toute seule de tels chefs d'œuvre. »

Gwynplaine est un bateleur de foire, ce n'est pas la nature qui l'a fait tel, mais une chirurgie faciale subie malgré lui dans la toute petite enfance, quand il fut enlevé par des forains .

> « Une science habile aux sections, aux obtusions et aux ligatures, avait fendu la bouche, débridé les lèvres, dénudé les gencives, distendu les oreilles, décloisonné les cartilages, désordonné les sourcils et les joues, élargi le muscle du zygomatique, estompé les coutures et les cicatrices, ramené la peau sur les lésions en maintenant la face à l'état béant, et de cette sculpture puissante et profonde était sorti ce masque, Gwynplaine. »

Il était saltimbanque.

> « Il guérissait les hypocondries rien qu'en se montrant...on voyait Gwynplaine, on se tenait les côtes ; il parlait, on se roulait à terre. »

Mais si son corps riait, Gwynplaine, lui, ne riait pas : « Sa face riait, sa pensée non. » Le chirurgien avait coupé « l'expression » entre le corps et l'âme. Son visage était devenu un masque, comme posé par devant sa figure, masque immobile, toujours le même, masque comique, hilarant. Hugo fait le rapprochement avec les masques du théâtre antique : où une face qui rit symbolise la Comédie.

« Seulement le rire est-il synonyme de la joie ? »

Bergson commenterait en termes de « fixité » : une difformité n'est pas par elle-même risible ; elle devient une laideur comique « si elle nous fait penser à quelque chose de figé, pour ainsi dire, dans la mobilité ordinaire de la physionomie. Un tic consolidé, une grimace fixée : voilà ce que nous y verrons. (LR, p. 51)

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

2. Chez Hugo, nous avons une fiction vraisemblable, romanesque. Mais la vie réserve parfois de très mauvaises surprises. En particulier aux enfants. Buster Keaton avait des parents se produisant dans les cirques, dans les foires, pour gagner leur vie avec des numéros comiques, burlesques. Né en 1895 dans le Kansas, de deux parents comédiens, Joseph et Myra Keaton, Buster débuta à l'âge de trois ans dans le spectacle de ses parents, déguisé en petit irlandais, dans un numéro dit de « serpillière humaine » . Son père le tenait aux chevilles, et ses cheveux balayaient le sol. Puis il l'envoyait promener dans le décor, où l'enfant rebondissait avec une facilité déconcertante, sans jamais un cri, sans jamais une larme. Le père jeta même l'enfant au visage d'un spectateur qui avait lancé une injure à sa femme. Le trio voyageait, se déplaçait sans cesse. A chaque étape, des représentants de la Société de Protection de l'enfance venaient voir les parents, tellement le spectacle était violent ; est-ce que le père faisait mal à l'enfant ? Quand il eut cinq ans, une commission obtint de le voir nu : il n'avait pas de plaies, de bosses, d'ecchymoses... ; ou elles étaient aussi légères que celles de n'importe quel enfant. Il n'était pas visiblement maltraité. En 1909 les Keaton ont débarqué en Angleterre. Là aussi leur numéro stupéfiait les spectateurs, les tétanisait, les faisait rire avec leur acrobaties. Mais l'indignation y fut tellement plus forte qu'aux USA, qu'ils y rentrèrent. Requis par le cinéma à l'âge de 21 ans, la première scène que Buster dut tourner était celle de la réception d'un très lourd sac de farine ; si rude qu'elle lui fait faire un demi tour sur lui-même et que la farine échappée l'asphyxia un moment. Rentré aux USA après avoir été soldat pendant la première guerre mondiale, Buster Keaton commence à faire des films. Comiques. C'était l'époque du cinéma muet. Les salles étaient secouées de rire, à le voir, à voir Charlot.

Buster Keaton, zygomatiques coupés, est l'homme qui ne rit absolument jamais. Il ne peut pas. Il est imperturbable, impassible, quoi que son corps fasse et subisse. Pas d'expression des émotions. Le voir émeut beaucoup, - mais nous fait probablement moins rire que les spectateurs de l'époque, car on ne rit sans doute pas de la même chose à un siècle de distance ; avec le temps les formes du comique changent. Ne serait-ce que le passage des films muets aux films parlants a changé beaucoup de choses). Le plus célèbre des films qui sont restés de lui est le *Mécano de la Générale,* 1925. Le héros conduit une locomotive, qui s'appelle La Générale, pendant la guerre de Sécession. Il aime sa machine. Et il parvient à sauver sa belle, dans le contexte d'une bataille nord-sud. On voit son corps agir, comme mécaniquement, du fait que nous ne pouvons deviner ses intentions, ses émotions ; lui aussi porte un masque, celui de l'impassibilité ; nous devinons seulement que sa conduite est l'effet d'une volonté farouche, insensible à la réalité. Par exemple, le mécano lance du bois sur la réserve de la locomotive ; des bûches retombent de l'autre côté, qu'importe, il persévère. Il lance des bûches encore : il faut alimenter le four à bois pour faire marcher la locomotive. Quelques-unes sont gardées. Ses gestes sont visiblement mécaniques, décrochés de l'efficacité, même si au bout du compte, cela va.

L'effet comique est là : dans la répétition, dans l'obstination, dans la mécanique des gestes repris. C'est le burlesque. Ce film a fait beaucoup rire. « Cette raideur est le comique, et le rire en est le châtiment. » (Bergson, *Le rire,* p. 48)

Dans les cas inverses de l'homme qui rit toujours et de l'homme qui ne rit jamais, ce qui nous apparaît, c'est le corps coupé, coupé de l'âme, coupé des émotions et des intentions de l'homme. Le corps séparé, autonomisé. Le corps-machine. Dans le cas de l'homme qui rit, Gwynplaine n'a rien à faire : il paraît, c'est tout. Dans le cas de l'homme qui ne rit jamais, le sujet a tout à faire, il court, il saute, il grimpe, il jette des bûches dans le foyer, il conduit sa locomotive, il change les aiguillages : il est hyperactif dans un monde absurde. Il peut aussi saisir l'occasion sans paraître l'avoir voulu ; il y a un film où la façade d'une maison tombe sur lui : il ne bouge pas du tout : une fenêtre ouverte chute pile là où il est : il s'en sort indemne. Ouf !

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés